

Zone mixte

PAR Sylvia Dubost

À Schiltigheim, **les Halles du Scilt**, marché couvert doublé d'un espace d'exposition, doivent former un nouveau cœur de ville. Leur inauguration cet automne est l'occasion d'un échange avec **Dominique Coulon**, architecte strasbourgeois, pour qui un espace hybride est un lieu de possibles.

Visuel : Dominique Coulon et associés (détail)



Dans le cœur historique de Schiltigheim, entre la rue Principale et la place de la Liberté, l'ancienne coopérative des bouchers opère sa mue. Sur 700 m², ce bâtiment du XVII^e siècle, occupé jusqu'en 2005, accueillera au rez-de-chaussée un marché couvert, à l'étage un espace d'exposition, ouverts six jours sur sept. Avec le bar d'été et un espace billetterie pour le service culturel de la ville logés dans les bâtiments en face, ces halles du Scilt doivent créer une nouvelle centralité, une « *place du village* », comme la qualifie l'architecte. Le projet de l'agence de Dominique Coulon s'appuie sur les qualités de l'existant, révèle les matières et les traces des usages successifs de la halle (distillerie, stockage de viande puis lieu culturel) et les fait dialoguer avec l'intervention contemporaine. La façade, repeinte en noir, révèle toutes les marques du temps. La couche inférieure, traversante, du marché, a été traitée comme une rue. La couche supérieure reprend les codes de l'espace d'exposition classique, et se pose en contraste : très pure et très blanche. Le vide central de la nef fait le lien entre les deux niveaux. Y flottent deux boîtes (un atelier pédagogique et un espace de projections) pour un « *jeu volumétrique qui prendra toute sa force sous la lumière naturelle* ». Tous ces espaces, l'architecte les a voulu réversibles, c'est-à-dire facilement adaptables à d'éventuels usages ultérieurs. Pour le moment, ceux du rez-de-chaussée accueilleront dès cet automne producteurs locaux et commerces de bouche exigeants, et un espace où l'on pourra déguster ses achats (après une cuisson à la plancha).

À quoi ressemblait le lieu avant le chantier ?

Il n'y avait plus d'activité depuis longtemps, un incendie avait abîmé une partie de la charpente. Le bâtiment n'était plus aux normes et ne pouvait plus accueillir de public, il y avait donc obligation de le transformer. Par ailleurs, il n'y avait jamais eu d'accès à l'étage.

Quelles sont les qualités du bâtiment d'origine ? Comment ont-elles orienté votre projet ?

L'espace et de la lumière. On a identifié tout ce que l'existant avait de poétique – les matières, la lumière, une charpente visible assez belle qu'on a dû refaire – et l'idée est d'installer un dialogue avec cet existant. On rend les choses lisibles : les traces historiques sont révélées, et ce qui est nouveau est assumé comme clairement contemporain. Je ne me présente pas comme un spécialiste de l'intervention sur des bâtiments anciens, d'ailleurs je pense qu'il ne faut pas de spécialiste. L'idée était d'aborder cela avec fraîcheur et enthousiasme. Parfois les postures très respectueuses glissent vers le pastiche. Le risque, c'est d'être tétanisé, et de reproduire des techniques.

Par ailleurs, je connais plutôt bien Schilick car j'étais usager de ce bâtiment. Il y a 25 ans, il y avait chaque printemps une sorte de grande exposition d'art très festive. Il y avait ce bar d'été qu'on a remplacé au même endroit. Je n'y aurais pas pensé si je n'avais pas connu ce lieu.

J'étais ravi de pouvoir plancher sur ce sujet-là.

Le programme regroupe un marché couvert et un espace d'art : on imagine mal comment ces deux fonctions vont pouvoir s'articuler...

C'est ce que je trouve bien. L'association de ces programmes multiples va produire quelque chose de plus joyeux. On a construit à Thionville Le 3^e lieu, une médiathèque et un lieu de production

musicale, et ce mélange est très heureux. Ici, c'est un pari, car je ne connais pas de projet similaire... Cela devrait produire une belle surprise. On peut imaginer la grand-mère qui accompagne ses petits-enfants ; pendant qu'elle fait son marché ils jettent un œil à l'étage, où elle les rejoint. Ce lieu va sûrement produire quelque chose de multi-générationnel. Le grand architecte japonais Toyo Ito a construit une bibliothèque à Tokyo, et un étudiant vient le voir pour lui dire qu'il l'aime tellement qu'il y vient sans but. Si ça pouvait être ça... Je crois beaucoup à la mixité programmatique de manière générale et à son pouvoir de créer des situations inédites. Ce que je pense, c'est que dans une époque où le numérique prend une place extrêmement importante, on aura besoin de plus de lieux de rencontres. Qu'on puisse se servir de tout à domicile ne supprime pas le besoin de se croiser et d'échanger physiquement.

Quels parcours avez-vous imaginé pour les visiteurs ? Et comment se matérialisent-ils ?

D'abord le parcours simple de l'homme pressé qui traverse le bâtiment sans rencontrer aucun obstacle. La nef devient alors un raccourci. C'est ici que l'on a gardé les traces de l'existant, comme si on était dans une rue. Il y a aussi le parcours sinueux du marché qui forme une sorte de boucle, et le parcours dans le lieu d'exposition qui en forme une 2^e. Mais l'idée n'est pas de procéder à un découpage, plutôt de marquer le contraste entre l'extérieur et l'intérieur, comme si on entrait dans une boîte lumineuse.

Comment faire en sorte que le bâtiment soit encore moderne dans 50 ans ? Est-ce quelque chose auquel vous réfléchissez ?

On réfléchit à ça, oui. Ce bâtiment est une bonne leçon car il est déjà ancien. Pourquoi a-t-il résisté, pourquoi a-t-on jugé bon de le conserver ? Il a déjà été beaucoup de choses



Visuel : Dominique Coulon et associés

“ L’architecte doit condenser ce qui se passe dans la société, l’anticiper.”

et il a ce potentiel de réversibilité car c'est une grande halle libre de poteau. C'est un peu ce qui se passe avec les lieux forts : s'ils sont de qualité, ils sont réversibles.

Par ailleurs, il y a aussi des matériaux qui contribuent à cette dimension intemporelle : le béton, la pierre, la lumière blanche...

De manière générale, vous revendiquez n'avoir pas de style...

Je n'ai pas envie d'être enfermé dans une écriture, je trouve que c'est dommage. Je pense que la posture d'un projet est liée à son contexte, et pour cela il faut avoir une souplesse intellectuelle. Le style a un côté mortifère, ficelé, fermé qui ne me plaît pas trop. Les architectes suisses Herzog et de Meuron essayent de réinventer quelque chose à chaque projet, de réinterroger les matériaux.

Vous avez créé à l'école d'architecture de Strasbourg (l'Ensas) un atelier intitulé « architecture et complexité » : qu'entendez-vous par là ?

L'idée était d'avoir une approche transversale. On est allé à Los Angeles, au Brésil, à New York, Istanbul, dans des lieux

où les étudiants doivent comprendre, décrypter la réalité culturelle, sociologique. Il s'agit de profiter de ces lieux pour avoir une approche dynamique du projet. Les intervenants sont biologiste, neurologue, philosophe. Les étudiants doivent se nourrir de ces disciplines pour avoir une approche plus large et plus contemporaine, et qu'ils fabriquent un parcours qui leur soit propre.

Quelles sont les grandes tendances aujourd'hui en architecture, et faut-il les éviter ?

L'architecte doit condenser ce qui se passe dans la société, l'anticiper, en tout cas bien le comprendre. Toutes ces données sont dynamiques. C'est Mies van der Rohe qui disait que l'architecte doit répondre à l'esprit de son temps, trouver une justesse par rapport à l'époque. Ce n'est pas utile d'être en résistance.

**Les Halles du Scilt
Rue Principale à Schiltigheim
Ouvert du mardi au dimanche
à partir du 10 novembre
www.schiltigheim.fr**

— Dominique Coulon

Diplômé de l'Ensas (École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, où il enseigne aujourd'hui), lauréat de la villa Médicis hors les murs, Dominique Coulon ouvre son agence en 1989. Prix de la Première œuvre pour le collège Pasteur à Strasbourg, il a acquis entre-temps une renommée internationale. Ses bâtiments font preuve d'une grande qualité formelle, y compris et surtout dans les zones urbaines difficiles. Des espaces intérieurs parfois complexes et des lignes brisées sculptent la lumière et animent les matières. Parmi ses dernières réalisations, on retient Le 3^e lieu à Thionville et la piscine à Bagneux.

Pourquoi l'architecture ?

Parce que c'est le plus beau métier du monde.

Qu'est-ce qu'un architecte ?

Quelqu'un qui sait embrasser la complexité du monde.

Qu'est-ce qu'un bon architecte ?

C'est quelqu'un qui fabrique des espaces généreux.

L'architecte est-il un artiste ?

Oui. Un artiste utile.

Le style, c'est quoi ?

C'est l'enfermement.

Qu'est-ce qu'un bon projet ?

C'est un projet qui a une radicalité.

Qu'auriez-vous aimé réaliser ?

Un programme qui n'existe pas encore, avec encore plus de mixité.

Que regarder en premier lorsqu'on entre dans un bâtiment ?

La lumière.

Quelle est la place de l'architecte aujourd'hui ?

Beaucoup plus importante qu'on ne le pense. S'il y avait un architecte président, ce serait beaucoup mieux. La discipline n'est pas restreinte à la fabrication du projet, les architectes sont plus compétents que ceux qui ont fait des études de droit : on gère des sommes d'argent très importantes, on a une vision globale, et on est dans le concret.

L'architecture à Strasbourg est-elle au niveau d'une eurométropole ?

Il y a des choses plutôt très bien : la ville a été renversée en termes de flux. Ça m'arrive d'être à vélo et de ne plus entendre une seule voiture. En termes de réflexion globale sur les déplacements, Strasbourg a trouvé quelque chose d'assez novateur. Par contre, elle a toujours manqué et continue de manquer de grandes occasions. On aurait pu avoir Le Corbusier pour le Palais de la Musique et des Congrès et pour la cité Rotterdam, Enric Miralles pour la Cité de la musique et de la danse, Rem Koolhaas pour l'école européenne, Zaha Hadid pour la mosquée, Louis Snozzi pour le Conseil général... Dominique Coulon pour le théâtre du Maillon [rires].

www.coulon-architecte.fr



Photo : Pascal Bastien